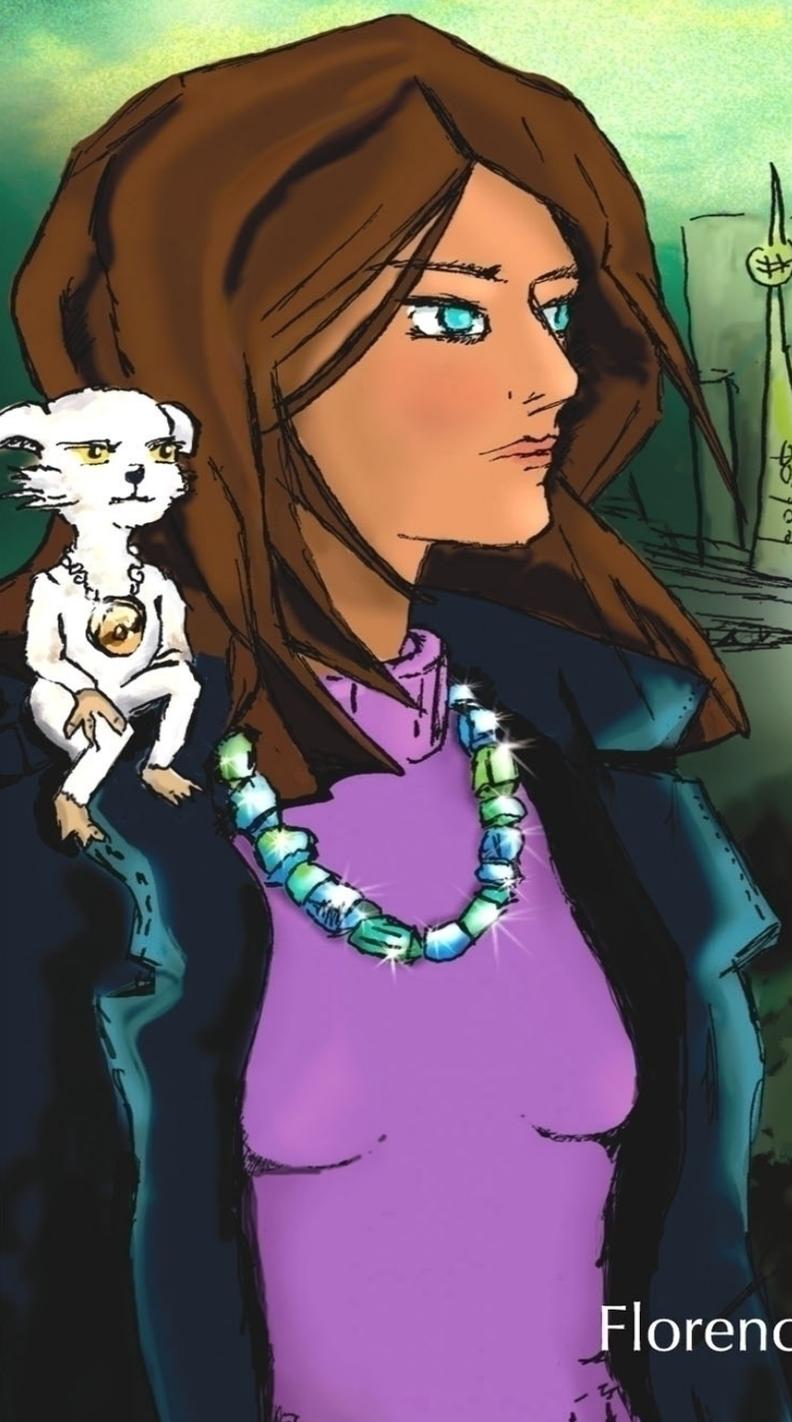


Iris Chevalier

et le cristal de Fatum



Florence Cabre

TOME

3

Florence Cabre

Iris Chevalier et le
cristal de Fatum
Tome 3

© Florence Cabre, 2016

ISBN numérique : 979-10-262-0807-5

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Iris,
A Joséphine,*

*A tous les autres Galouks
de la Terre et d'ailleurs.*

I – L’amnésie de Jean-Pierre

— Il ne bouge plus.

— Si ! Je viens de voir remuer sa patte... on dirait qu’il a mal, a observé Maguy en le prenant délicatement entre ses mains fragiles.

— C’est son aile. Elle est cassée, ai-je constaté en faisant asseoir ma sœur sur la première marche du perron.

— Attends, je vais chercher de quoi faire une attelle, s’est exclamé mon cousin Hugo en grim pant la volée de marches ocre, deux par deux, pour accéder à la porte-fenêtre.

Nous venions de trouver le pauvre oiseau à demi mort sur le chemin de gravier longeant le mur épais de la maison de Béa, la meilleure amie de ma tante (Tatie Paulette). La petite sterne qui venait de se cogner à toute allure aux immenses vitres s’était évanouie et avait chuté d’au moins quatre mètres au-dessus de la terrasse. Elle était prise maintenant de soubresauts inquiétants. Maguy paniquait.

C’était un drôle de temps pour ce début août. Quelques bateaux passaient au loin devant la grande plage de Saint-Goustan pour rejoindre un abri sûr. Le ciel était bas et lourd. Les rafales grises effaçaient les dernières couleurs estivales que le ciel nous avait promises ce matin au Croisic. Plus loin, dans le port, des mâts s’entrechoquaient et des drisses tintaient sans relâche comme des cloches d’église, annonçant ainsi l’orage et une pluie diluvienne. Déjà au loin des grondements et des éclairs cisailaient la vue panoramique qu’offrait l’unique pièce dans laquelle toute la famille Chevalier était réunie.

Je me suis assise près de Maguy et ai fait glisser l’oiseau dans ma main gauche. Je l’ai caressé. Maguy m’a prévenue en fronçant les sourcils :

— Attention, tu vas lui faire mal !

— Je ne vais pas le brutaliser. Je m’assure simplement qu’il va bien,

l'ai-je rassurée en soulevant l'aile abîmée du petit être.

— Mais non ! Il ne va pas bien. Il a une aile cassée ! C'est toi qui viens de le dire.

Maguy était presque en pleurs, ce qui témoignait encore de la vive sensibilité de ma petite sœur. Elle a posé sa main sur mon avant-bras et, comme une prière, m'a demandé avec des yeux attendrissants :

— S'il te plaît, aide-le !

Toujours à fond, Hugo a redescendu les marches avec les bras chargés de divers instruments : une règle en bois, de la ficelle, du papier collant, une paire de ciseaux et un bol d'eau. Derrière lui, mon père apportait une boîte de sucre en poudre et une petite cuillère.

— Qu'avez-vous l'intention de faire de tout cela ? me suis-je indignée en me levant d'un coup et en faisant un pas en arrière comme pour protéger le volatile.

— On va le réparer ! a annoncé Hugo avec un sourire grand comme s'il avait gagné au loto.

Mon père a baissé les yeux tendrement sur l'animal blessé et a caressé doucement ses petites plumes blanches.

— Il ne faut pas qu'il souffre. C'est surtout cela, a-t-il murmuré.

— Tonton JP, tu crois qu'on arrivera à lui fabriquer une attelle ? a demandé Hugo d'une voix angoissée.

— Je ne sais pas ; j'ai l'impression qu'il va très bien, cet oiseau, n'est-ce pas, Iris ? Il a dû subir un gros choc en tombant, mais son aile m'a l'air tout à fait bien, non ? Iris ? a-t-il insisté en me dévisageant.

J'ai soufflé bruyamment pour montrer mon agacement. Je savais ce que mon père me demandait. Depuis que j'avais reçu ce nouveau pouvoir de guérison, j'étais déterminée à n'en parler à personne et à ne pas l'utiliser. Les seuls au courant étaient Lucas, Angèle, Apisi, Nekoha et Jean-Pierre. Je souhaitais que personne d'autre ne connaisse mon pouvoir,

qu'il s'agisse de Terriens, de Galouks ou de fantômes ! Mon père avait d'ailleurs approuvé cette décision. Mais aujourd'hui, celui-ci insistait pour que je transgresse cette règle.

J'ai caressé la petite bête. Je me suis retournée, comme si je voulais mieux l'ausculter en recherchant plus de lumière. De cette façon, les autres ne pouvaient pas voir ce que je faisais. Mon père a tapoté mon épaule de manière rapide et gauche pour m'encourager. J'ai déposé mon pouce sur la tête de l'oiseau. J'ai fermé les yeux. Comme chaque fois que je guérissais un être, une profonde chaleur a envahi tout mon cœur et j'ai senti un flot d'amour parcourir mon corps. Pendant une seconde, un halo de lumière a recouvert la sterne. Quand je me suis retournée, l'air triomphant, l'oiseau avait l'œil ouvert. Légèrement surpris, les trois autres ont sursauté comme si, d'un coup, ils découvraient ma présence. Maguy a été parcourue d'un frisson qui l'a fait éternuer.

— Tu as raison, Jean-Pierre. Je crois que la petite s'est juste fait un gros bobo. On va lui donner de l'eau et du sucre. Maguy, tu veux bien t'en charger ?

— Oui, mon capitaine, a chantonné ma petite sœur en saisissant l'oiseau qui reprenait déjà du poil de la bête.

Hugo est reparti gaiement. Avec sa bonne humeur légendaire, mon cousin a accompagné Maguy et l'oiseau à l'intérieur de la maison.

Mon père a murmuré :

— Merci, Iris.

— S'ils m'ont accordé ce pouvoir à la cérémonie de l'unisson des planètes, ce n'était pas pour sauver des oiseaux.

— Tu m'as expliqué que, pour pratiquer ce pouvoir, tu avais l'impression que tout l'amour de l'Univers passait à travers toi. Et tu ne m'ôteras pas de l'idée que l'amour, c'est ce qu'il y a de plus important au monde.

— Ce qu'il y a de plus important au monde..., j'ai répété bêtement.

— Oui, je dirais même que c'est et ça a toujours été ce qui sauve le monde. Alors ce n'est pas en donnant un peu d'amour à une pauvre petite sterne que tout va s'écrouler.

— Jean-Pierre, tu sais bien qu'à chaque fois que je l'utilise, les personnes présentes ressentent une vibration anormale, une seconde d'absence... À force, ils vont se demander...

— ... si tu n'es pas une sorcière ? m'a-t-il interrompue en riant. Tu sais bien que, pour les humains, ce n'est pas possible d'avoir un tel don, et même pour les Galouks, je ne crois pas que ce soit un pouvoir très répandu. De plus, il n'y avait aucun Galouk ici... sauf Maguy, mais elle est loin de faire sa transcendance.

— Je croyais qu'on était d'accord, Jean-Pierre. Je ne devais pas pratiquer ce type de soins devant tout le monde. Si quelqu'un était au courant de ce pouvoir, je serais la personne la plus recherchée de tout l'Univers ! Otaktay lui-même est parti avant la fin et je ne crois pas, j'espère qu'il n'a pas eu vent du reste de la cérémonie. Et il faut que cela reste ainsi, Jean-Pierre.

— Pour l'amour du ciel, arrête de m'appeler Jean-Pierre ! Cela me donne l'impression d'être un présentateur télé. Tu ne peux pas m'appeler « Papa », comme tes frère et sœur ?

— Je suis désolée, ai-je articulé en m'asseyant sur une des marches. Je... C'est que, tant que tu ne me reconnaîtras pas comme étant ta fille, tant que tu ne te souviendras pas de moi, de nos jeux, de nos rires, j'aurai l'impression de... que tu n'es pas lui ; qu'il n'est pas entièrement revenu, que tu n'es pas là.

— Mais, Iris, je fais des efforts pour me souvenir de toi. Je te le jure ! Pas plus tard qu'hier, j'ai regardé les albums de photos de Gillou et il y a plein de photos de toi quand tu étais petite. Vraiment, j'ai essayé, m'a-t-il appris en prenant lourdement place à côté de moi.

— Cela reviendra, l'ai-je consolé pensivement en caressant son genou.

Il s'est levé brusquement, comme s'il s'était fait piquer la cuisse par un méretsé en feu.

— Allons, si l'on rentrait ! a-t-il proposé, gêné. Il y a un petit oiseau qui doit piaffer d'impatience de te remercier !

Tout à coup, je ne savais pas si Jean-Pierre parlait de Maguy ou de la sterne. J'ai monté l'escalier et suis rentrée dans la maison de Béa en pensant à la réaction qu'il venait d'avoir quand je l'avais touché. Il ne supportait manifestement pas mon contact physique non plus.

— HAaaaa ! La voilà ! IrIiis ! Nous n'attendions plus que toOIiii ! Nous allions commencEeeer sans toi.

Interrompue dans mes pensées lugubres, j'ai sursauté légèrement. Elle s'est levée de table et est venue à ma rencontre.

— Attends ! Ne boUuuuge pas ! Avec la lumière derrière toi et tes yeux verts dignes d'un extraterrestre, on dirait une priNnnncesse de l'espace ! Non ? Tu scintilles, Iris ! Non... mais ! Regardez-moi ça, comme elle a chAaangé ! (elle prend ma famille à partie en faisant de grands gestes de moulinets pour m'exhiber comme si j'étais devenue un tableau.) Mon DieUuuu mais, c'est une vraIiie femme ! TAaaaRrrrra ! comme tu dois être fiÈèèère !

J'étais rouge comme une pivoine. Tous les yeux étaient braqués sur moi. Je n'osais remuer un cil. Maman a ouvert la bouche pour répondre. Trop tard. Béa continuait.

— OHhhh ! mais, tu es magnIiifique, c'est vrAIiii. Mais, il va falloir apprendre à sourIiire ! Pfff... Iris ! On dirait qu'elle a tout le pOIiids de l'Univers sur ses épaAUuuules !

J'ai baissé la tête, fermé les yeux. Il s'est passé peut-être trente secondes. Je n'en savais rien. Quand je suis arrivée enfin à me redresser, Hugo commençait à servir du poulet élevé au grain. Tonton Gillou trinquait avec Jean-Pierre, et Béa éclatait de rire pour une raison qui m'échappait.

— « *Tu ne crois pas si bien dire, Béa !* »

Maman m'a entendue télépathier. Elle a levé la tête de son assiette, a plongé son regard aimant dans le mien, et m'a souri.

Cela faisait que quinze jours que nous étions là-bas, et je ne souhaitais qu'une chose : repartir à Paris, me retrouver à l'académie entourée de mes amis et voir Apisi qui me manquait tant. Moi qui, auparavant, adorais les vacances chez mes cousins, je les supportais à peine cette année. Pourtant, ma famille était accueillante et chaleureuse. Chacun ne savait que faire pour me faire plaisir. Bien sûr, ils ne comprenaient pas la raison de mon mal-être apparent. Ils ne s'expliquaient pas non plus la distance glaciale qu'il y avait entre mon père nouvellement retrouvé et moi. Il faut dire que Jean-Pierre avait choisi de taire l'amnésie sélective dont il était atteint. Il se souvenait de tout, de tout le monde, sauf de moi. Cela n'aidait en rien leur compréhension de la situation.

Hugo était un des garçons les plus sympas que je connaissais. Il passait son temps à essayer de me remonter le moral. Il me parlait de ses copains, des coups pendables qu'ils faisaient ensemble. Cette année, par exemple, il avait construit une cabane dans un arbre chez un ami. Tous les premiers samedis du mois, à partir de minuit, ils y jouaient au poker toute la nuit. Ils pariaient de l'argent, des bonbons et des cigarettes. Cela avait duré des mois. Tout le butin gagné avait été mis dans un pot commun en vue d'un achat conséquent. Les parents se sont rendu compte de leurs méfaits lorsque Hugo est revenu chez lui avec un skateboard hors de prix tout neuf qu'il disait être son bien ainsi que celui de sa nouvelle association. Tatie Paulette était folle de rage. Hugo avait été contraint de détruire la cabane et de promettre de ne plus jamais s'approcher des jeux d'argent. Enfin, c'est ce qu'il avait juré en croisant les doigts derrière son dos.

Même si Hugo n'avait pas saisi l'étendue de mes soucis, j'avais l'impression que son seul but pendant ces vacances était de me témoigner sa sympathie. Il m'emmenait sur le port pêcher avec des hameçons colorés